Séance du 26 avril 2024

Éloge d'Yves Coppens

par Brigitte SENUT

Membre titulaire de la 4e section

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Monsieur le Président,
Chères Consœurs, chers Confrères,
Chers Amis,

« Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »
Amadou Hampâté Bâ du Mali, qui souligne l'importance de la connaissance et de l'expérience accumulées par les anciens au cours de leur vie.

« Celui qui ne sait pas où il va, regarde d'où il vient. »
Proverbe yoruba (Nigeria).
Il nous rappelle de rester humble et de se souvenir de nos origines et de notre parcours.

« Le soleil n'ignore pas un village parce qu'il est petit »
Proverbe africain.

Je voudrais tout d'abord remercier très sincèrement le professeur Taquet pour sa sympathique et amicale présentation si chaleureuse, et son accueil au laboratoire de Paléontologie du Muséum national d'Histoire naturelle après que j'ai quitté le musée de l'Homme au départ d'Yves Coppens pour le Collège de France. J'ai pu y assouvir ma passion pour la paléontologie et en particulier le terrain et c'est aussi un peu grâce à vous, Monsieur Taquet, si je suis là aujourd'hui. C'est un grand honneur et un immense défi pour moi. Je voudrais aussi remercier mes consœurs et confrères de m'avoir élue au siège du professeur Yves Coppens dont il m'incombe aujourd'hui la lourde tâche de faire l'éloge en quelques minutes : un exercice pire que la thèse en 180 secondes, devant la richesse d'une carrière et d'une vie telles que les siennes !

Yves Coppens est né à Vannes le 9 août 1934, fils d'un père physicien et d'une maman musicienne. Alors tout jeune garçon d'environ 3 ou 4 ans, on lui prête ces paroles : « Quand je sera grand, je sera soldat nègre ». Mais il ne faut pas voir dans ces quelques mots une quelconque connotation malveillante, mais bien au contraire une fascination de la différence, de l'autre qui l'anima tout au long de sa vie.

Passionné et obstiné du passé, il commença très jeune des prospections et attrapa l'*archéologite* avant de contracter l'*exotite*, comme il le disait lui-même, deux maladies qui ont sublimé ses passions au service de la science et des autres.

Dans sa Bretagne natale, il partageait sa vie entre Vannes et la Trinité-sur-Mer où, à l'adolescence, il visitait fréquemment le musée James Miln-Zacharie Le Rouzic de Carnac, source de « trésors » et de rêves. Il s'y lia d'amitié avec son conservateur et vécut sa passion pour l'archéologie en prospectant tous les lieux qui lui étaient accessibles à pied, en scooter, en vélo ou en bateau. Et c'est ainsi que cairns,

tumulus, dolmens et autres menhirs devinrent ses terrains de jeu, du Paléolithique jusqu'aux périodes gallo-romaines. On ne peut pas, dans son parcours, ne pas citer la Société polymathique du Morbihan hébergée au Château Gaillard, dont il fréquenta assidûment dès l'âge de 10 ans la bibliothèque et ses collections archéologiques. Selon ses propres mots, il y a « connu des périodes de plénitude », tout en étant frustré de ne pouvoir en être membre en raison de son jeune âge.

Lors de ses fouilles bretonnes, il découvrit de nombreux petits pots liés à l'exploitation du sel, les fameux augiers, qui formeront le cœur de sa toute première notice publiée dans le bulletin de la société à l'âge de 17 ans.

Ces pérégrinations scientifiques de jeunesse le confortent dans sa passion du passé et il décide d'aller voir le professeur Jean Piveteau, professeur de Paléontologie à la Sorbonne. C'est en 1954 qu'ils se rencontrent et après avoir obtenu l'agrément du professeur pour la direction de sa thèse, se pose le problème du sujet. Comme il y avait peu de restes de fossiles humains inédits, Jean Piveteau lui propose de travailler sur les proboscidiens fossiles ou les rongeurs. Ce seront les gros animaux ! Il rentre au CNRS en 1956 et suivra au Muséum national d'Histoire naturelle le professeur Jean-Pierre Lehman, tout juste nommé à la chaire de Paléontologie de l'institution. Il y complète la reconstitution – débutée au début du siècle dernier par le professeur Marcellin Boule – d'un mammouth laineux découvert dans une des îles Liakhov en Sibérie, lors d'une mission du géologue Konstantin Adamovitch Vollosovitch. Ce spécimen, seul complet conservé en Europe et donné au Muséum en 1913, trône toujours dans la galerie de Paléontologie et d'Anatomie comparée du MNHN. Il sera un des fleurons de l'exposition organisée par Jean-Pierre Lehman au Muséum. C'est à ce moment-là qu'Yves Coppens va être confronté au monde du cinéma : en effet deux producteurs souhaitaient tourner un film sur le Muséum et lui proposèrent de se joindre à l'équipe pour se former ; il se retrouvera assistant-réalisateur d'Agnès Varda. Cette activité le fascinait mais était aussi très prenante. Le CNRS n'était pas du même avis : il dut choisir entre la recherche et le cinéma ; heureusement pour la science, il choisit le CNRS.

Son entrée au Muséum facilite ses relations avec d'autres laboratoires de l'institution, notamment celui d'Anatomie comparée, dirigé à l'époque par le professeur Jacques Millot qui, connaissant l'intérêt d'Yves Coppens pour les éléphants, l'invita en 1957 à disséquer Micheline, la fameuse éléphante du zoo de Vincennes ; il pataugera plusieurs mois dans les muscles, viscères et autres tissus du pachyderme.

Peu de temps après, le Muséum lui ouvre les bras de l'Afrique grâce au professeur René Lavocat. Ce dernier avait reçu, de deux hydrogéologues, une cantine pleine d'os provenant du Tchad, parmi lesquels étaient conservés des restes de proboscidiens. Il n'avait pas eu le temps de les étudier et confia le tout à Yves Coppens. Après avoir envoyé les conclusions de son étude aux géologues, ce dernier fut invité à visiter les gisements. La grande aventure africaine commençait.

On ne peut oublier le rôle joué dans sa carrière africaine par le professeur Camille Arambourg, prédécesseur de Jean-Pierre Lehman à la chaire de Paléontologie du Muséum, qui s'était illustré sur bien des terrains en Afrique, mais tout particulièrement en Afrique du Nord et en Éthiopie, dans la vallée de l'Omo. Reconnaissant l'intérêt de Coppens pour la paléontologie, mais aussi pour le terrain, il en fit son héritier scientifique et lui transmit toutes sortes de documents et projets qu'il ne pensait pas pouvoir honorer. Ce furent de longues et fructueuses missions en Afrique du Nord, en Afrique orientale, sans oublier l'Asie.

En 1967 fut créée la Mission internationale de l'Omo, dirigée par Camille Arambourg, Francis Clark Howell et Louis et Richard Leakey. Yves Coppens, chargé d'en diriger l'équipe de terrain française (au décès d'Arambourg en 1969), en prit la codirection avec F. C. Howell, car les Leakey se consacrèrent au Kenya. Spécialiste des proboscidiens fossiles, il montra leur intérêt

pour la biostratigraphie en 1967 dans une publication avec Camille Arambourg et Jean Chavaillon, puis il proposa, en 1970, une répartition dans le temps et dans l'espace des hominidés découverts à l'Omo, qu'il affina en 1975. Grâce à son expertise sur les grands mammifères il publia, en 1972, une tentative de biozonation du Pliocène et du Pléistocène de l'Afrique, mettant en évidence des corrélations intracontinentales. Ce travail reste une référence pour l'Afrique. Par la suite, il fonda la Mission de recherche internationale de l'Afar avec Maurice Taieb et Donald Johanson, qui a livré la célèbre Lucy, la *Prima donna* de la paléontologie, qu'il a contribué à faire connaître auprès du public.

Pour Yves Coppens, l'évolution de l'Homme était indissociable de celle de sa culture et de son environnement, et il sera très productif dans ces différents domaines ; son hypothèse sur la divergence entre les grands singes et l'Homme, l'« East Side Story », fera le tour du monde. Bien que discutée, rejetée, elle reste validée pour certains aspects, tout comme son « (H)omo event ».

Chercheur au CNRS, à la Sorbonne dès 1956, puis professeur au Muséum national d'Histoire naturelle de 1963 jusqu'en 1983 – il y fut sous-directeur du musée de l'Homme, puis directeur de la chaire d'Anthropologie –, il rejoint le Collège de France où il finira sa carrière.

Yves Coppens était surtout connu par ses travaux d'africaniste, un globe-trotter de la science qui a connu aussi quelques vicissitudes sur le terrain, notamment lorsqu'il fut mis en prison au Kenya près de la frontière éthiopienne, grâce à l'intervention d'un de ses collègues, le même qui négociera sa libération !

Passionné de paléontologie, de préhistoire et d'archéologie, il était un curieux du passé et s'intéressait à des périodes variées de notre histoire : des mégalithes bretons aux mammouths pléistocènes sibériens, en passant par nos ancêtres pliocènes africains. Il tendait toujours une oreille attentive aux idées nouvelles, aux projets inédits qu'il n'hésitait pas à soutenir. Son nom reste associé au Tchadanthrope du Tchad, au *Paraustralopithecus aethiopicus* de la vallée de l'Omo, à Lucy dans l'Afar et à de nombreux autres fossiles découverts par des équipes qu'il a largement aidées, *Otavipithecus* et l'Homme de la rivière Orange en Namibie, *Sahelanthropus* au Tchad, *Orrorin* au Kenya, ou encore le premier proto-chimpanzé du Niger, sans oublier les nombreux primates d'Ouganda.

Il a donné leurs lettres de noblesse à nos disciplines du passé et notre Préhistoire est entrée dans l'Histoire.

Il savait rentrer dans le moule lorsque cela s'imposait, mais si je devais le qualifier par un mot, ce serait anticonformiste ou indépendant, car il était loin des dogmatismes, sources d'obscurantisme, que l'on voit malheureusement ressurgir aujourd'hui, même dans la science. C'est pour cela que travailler sous sa direction était un bonheur car bien que dirigeant, il n'a jamais été dirigiste ; il savait laisser les idées s'exprimer, mûrir, vagabonder. Il montrait une grande ouverture d'esprit ; il n'a jamais imposé ses vues à ses étudiants, même lorsque nous n'étions pas d'accord, car il savait que la science doit être partagée et ne peut avancer que par la confrontation d'idées. Il ne disait jamais « non, ce n'est pas possible », mais « ah ? Vous croyez ? ». Cette positivité était peut-être encore plus stimulante, car il fallait argumenter jusqu'au bout. Il savait regonfler le moral des troupes, redonner espoir ! C'était un homme curieux de tout, une qualité fondamentale du chercheur.

Il excellait dans les échanges et toujours avec élégance, car c'était un homme élégant dans la vie et dans la science. Il avait la capacité de synthétiser très vite un débat, preuve d'une grande intelligence.

Un proverbe africain dit : « Tous les blancs ont une montre, mais ils n'ont jamais le temps ». Yves Coppens n'avait pas de montre, mais il était toujours disponible pour les autres, avec cette générosité du cœur que l'on trouve souvent chez les vieux broussards.

Il paraissait inabordable, car c'était un homme public. D'ailleurs à l'époque, dans son laboratoire, il n'était pas rare d'entendre : « Tu as vu Coppens ? », « Est-ce qu'il est là ? », « Est-ce qu'il est libre ? », comme la quête d'un Graal inaccessible. En fait, il était tout le contraire. Il a connu bien des honneurs, mais avait su garder sa simplicité. Il était abordable par tous, de 7 à 77 ans, oserais-je dire ; il suffisait de le voir face à une classe d'enfants avec lesquels il discutait simplement. Lorsque je l'ai approché, à la fin d'une conférence devant les étudiants de l'université Pierre et Marie Curie en 1975, il m'a tout de suite proposé de venir le voir au musée de l'Homme, mais le rendez-vous n'a eu lieu que deux bons mois plus tard. Il était très occupé et c'était même un miracle qu'il ait pu trouver du temps pour me recevoir. C'est là que j'ai pris la mesure de son sens de l'humour. Nous avions eu tellement de difficultés pour trouver une date à ce premier rendez-vous que je souhaitais fixer immédiatement une autre réunion, puisqu'il dirigeait mes travaux ; j'étais tellement impressionnée de me trouver face à Yves Coppens, le célèbre paléontologue de l'Omo, le co-papa de Lucy, que j'en perdis mes mots et lui dis, bien maladroitement j'en conviens : « Pouvons-nous fixer une autre date maintenant, car j'ai tellement de mal à vous récupérer ? ». Il me regarda droit dans les yeux et répondit : « Oui, je sais, je suis irrécupérable ! ». Je vous laisse imaginer la situation : un moment de grande solitude, je ne savais plus où me mettre ! Oui, c'était aussi cela, Yves Coppens, la joute des mots, rebondir avec simplicité, facétie et efficacité ! Il savait être un peu provocateur, parfois railleur, et avait un sens de l'humour à toute épreuve.

Il nous laisse en héritage près d'un millier de publications scientifiques, beaucoup d'interviews, des conférences, des films et de nombreux livres qui feront, à n'en pas douter, rêver les générations futures. À côté de ses enseignements dans de nombreuses structures françaises ou étrangères, il excellait dans l'art de la conférence et savait captiver son auditoire. C'était toujours une expérience inoubliable d'écouter et de voir ses conférences, une vraie communication, voire communion avec ses publics : beaucoup d'anecdotes et pas une photo. Il parlait de mémoire : quel défi à l'époque de l'image ! Il avait dans la voix cette sorte de douceur qui incitait à l'écoute, que l'on trouve chez les conteurs. Effectivement, il était un conteur de science, un passeur de « pré-histoires », un griot de nos origines. Il n'était pas avare d'interviews car la science se transmet, s'échange, se diffuse. Il était un excellent communicant et nous avons encore tous en tête la fameuse exposition « Les origines de l'Homme » au musée de l'Homme, qui eut un tel succès ; sans parler de ses amphis qui faisaient salle comble au Collège de France. Il a fait la promotion des sciences du passé auprès du grand public. Cette aptitude à communiquer lui a conféré une célébrité qu'il a mise au service de la science, de son développement et de l'aide aux jeunes, notamment aux femmes. Nombre de chercheurs et chercheuses de ma génération, et de la suivante, lui doivent leur carrière.

Il croyait profondément en la science et l'a toujours défendue ; il nous a laissé des messages d'optimisme : « N'ayez pas peur de la science, la science c'est le savoir et le savoir, c'est la liberté ! » (Coppens, 2018) ; « Faites de la science, n'en ayez jamais peur, la science est merveilleuse et vous comblera de bonheur » (Coppens, 2018). Il restera un homme éternellement émerveillé par la science, de ses premiers terrains en 1959 en Afrique, jusqu'aux derniers en Sibérie en 2016.

Il fut récipiendaire de très nombreux prix et décorations, dans des ordres nationaux et internationaux. On peut signaler notamment le Prix de la Vocation de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet en 1963 et le prix Kalinga de l'Unesco. Docteur *Honoris causa* de l'université de Chicago, il était aussi membre de nombreuses académies, dont l'Académie des sciences, l'Académie de médecine et l'Académie des sciences d'outre-mer où il fut élu membre correspondant le 2 mars 1973 ; il en devint titulaire le 29 avril 1980.

Il a côtoyé les grands de ce monde, mais toujours avec humilité et en restant lui-même, échangeant parfois avec certains avec une pointe d'humour : de la reine d'Angleterre à l'empereur du Japon Akihito, du négus éthiopien au président Nelson Mandela, en passant par plusieurs de nos présidents français.

Très engagé dans la conservation du patrimoine, il fut nommé par Jacques Chirac à la tête du Comité pour la Charte de l'environnement et il eut la responsabilité du Comité pour la sauvegarde de Lascaux jusqu'en 2017 ; il a surtout été très impliqué dans la sauvegarde du site de Chou-Kou-Tien en Chine.

Passionné et humaniste, il a bâti son chemin au gré du sable, des cailloux, des fossiles, des rencontres et je crois sincèrement qu'il s'est épanoui dans la science. Deux mois avant son décès, le 22 juin 2022, il se lançait dans une nouvelle carrière au Caveau de la Huchette où il donnait ses monologues sur la « Ruée vers l'os ». Ce furent ses derniers contacts avec le grand public.

Le poète burkinabé, Titinga Frédéric Pacere, membre associé de l'Asom, nous livre cette pensée : « Si la branche veut fleurir qu'elle honore ses racines » (*Poésie des animaux d'Afrique et sagesse des Hommes*, Ouagadougou, L'Harmattan Burkina Faso, 2007). Les recherches d'Yves Coppens sur les origines de l'Homme en Afrique nous ont profondément enracinés dans le temps, comme citoyens du monde.

Je pourrais parler encore longtemps de cet homme d'exception, de ce grand homme, mais pour faire court, que puis-je trouver de mieux pour caractériser Yves Coppens ? Certainement la devise de l'Académie des sciences d'outre-mer : « Savoir, comprendre, respecter, aimer ». C'était un savant qui cherchait à comprendre les mystères de la science, notamment celui de nos origines ; il respectait la liberté de pensée et aimait profondément les gens et leurs différences, source de cette richesse qu'il portait en lui et qu'il savait faire rayonner.

Ce fut un privilège d'être son élève, de l'avoir côtoyé et partagé une amitié très sincère.